

HÉLÈNE
GIANNECCHINI

VOIR
DE SES
PROPRES YEUX

ROMAN

LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Hélène Giannecchini

Voir de ses propres yeux

ROMAN

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-133224-7

© Éditions du Seuil, janvier 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Seul le silence de la montagne lui
était équivalent. »

Clarice Lispector

« Ce ne sont pas des confidences,
mais plutôt des descriptions de situa-
tions. Des leçons d'anatomie. »

Emmanuel Hocquard

Vésale

J'arrive à Bâle un matin de février à la fin du carnaval. On ne devine les récentes festivités qu'aux deux veines de confettis restés entre les rails du tram. Je n'ai pas assisté au déferlement de lanternes et de costumes dans la nuit bâloise, au grand défilé qui suit le mercredi des Cendres. J'ai envie de silence, envie aussi de trouver quelque chose pendant ce séjour. La ville est tranquille, lisible, chère mais vide après les nuits de liesse. Je ne compte pas rester longtemps, je suis ici pour une raison précise : je viens confirmer une rencontre qui a eu lieu dans une autre ville de Suisse.

Quelques mois plus tôt j'étais à Lausanne avec la personne que j'aimais. Quatre jours parfaits et pleins : des promenades joyeuses, un matin dans le train qui longeait le lac Léman vers Vevey, les cafés multipliés pour continuer à parler, la lecture près du bruit mouillé des barques, les nuées de fleurs de cerisier quand on montait

les pentes. Nous avons visité le musée de Zoologie, ses salles hautes, les vitrines anciennes et leurs ménageries pétrifiées. J'avais à ce moment l'idée d'écrire sur la taxidermie, cette technique complexe consistant à expurger une carcasse de ses matières molles tout en la laissant intacte. Dans chaque ville où je passais, je cherchais le musée d'Histoire naturelle, fascinée par ces étranges bestiaires, la beauté des pelages et des plumes. Il me semble aujourd'hui encore bizarre que les bêtes empaillées ne soient pas considérées comme des cadavres (ce qu'elles sont pourtant) et deviennent des objets décoratifs pour salons ou galeries d'art. Personne ne s'imaginerait mettre une momie dans son appartement, mais un bel oiseau dans une bibliothèque ne dérange pas. À Lausanne j'avais donc consacré une matinée à une visite parmi les animaux remis en vie, cherchant les sutures sur un lion prêt à bondir, croisant le regard brillant et dur d'oiseaux aux yeux de verre. Je constatais une forme de lassitude, j'étais de moins en moins intéressée par ce que je voyais et je commençais à comprendre que la taxidermie n'était qu'un prétexte, ou le premier moment d'une réflexion plus vaste que je ne parvenais pas encore à nommer. Le dernier jour de notre séjour, il restait encore un peu de temps avant le train pour Paris, nous avons suivi les indications d'une affiche placardée sur un arrêt de bus,

comme ça, pour voir : direction le musée de la Main, le nom m'avait interpellée. Après un trajet en bus nous sommes descendues un peu étonnées devant le Centre hospitalier universitaire vaudois. Pour accéder à l'exposition, il fallait entrer dans un hôpital et, entre les urgences, la biopsie, la cafétéria et les malades croisés dans les couloirs, une exposition sur le corps et son envers, sur les secrets de nos entrailles révélés d'abord par les anatomistes puis par les machines. Je ne me souviens plus vraiment de ce que j'y ai vu, seul un nom m'est resté : André Vésale. C'est par lui que tout commence.

Avant le musée de la Main, je ne savais rien de cet anatomiste du XVI^e siècle qui a révolutionné l'histoire de la médecine. Pendant que Copernic retournait l'univers et nous reléguait à la périphérie d'un système où la Terre, réduite à un faubourg, devenait la banlieue du Soleil, que le globe était parcouru et cartographié, Vésale explorait le corps et ses strates, déployait notre enveloppe et regardait, comme pour la première fois, la matière qui nous constitue. D'ailleurs deux grands livres, *La Fabrique du corps humain* pour Vésale et *Des révolutions des sphères célestes* pour Copernic, paraissent la même année, en 1543. Aux gravures des mouvements circulaires des cieux, aux tracés des méridiens sur les

planisphères, répondent les dessins complexes de nos muscles et de nos os. Aujourd'hui nous savons que nous sommes faits d'étoiles ; le carbone, l'hydrogène, l'azote, l'oxygène, le phosphore et le soufre qui nous composent nous relie au ciel. Par une coïncidence de calendrier, les livres de Copernic et de Vésale annonçaient déjà cela. En voyant leurs deux noms réunis dans ce musée de Lausanne, je pensais aux mots de Barthes, « la photo de l'être disparu vient me toucher comme les rayons différés d'une étoile* ». Le deuil n'était encore qu'une abstraction pour moi, je ne l'avais connu que dans les livres. Je trouvais cette phrase belle sans bien comprendre le drame qui l'avait fait naître. Aujourd'hui ces quelques mots de Barthes m'habitent différemment ; je me représente cette lumière renvoyée par votre corps désormais absent, semblable à celle émise par un astre éteint, comme un vol de cendres, comme si soufflait vers moi un peu de cette poudre grise obtenue après la combustion de vos corps. Une clarté d'os qui me vient de vous.

L'exposition de Lausanne m'a fait connaître Vésale et avec lui tout un pan de l'histoire médicale que j'ignorais, quand la science, l'art et l'imprimerie œuvrent à une réception esthétique des connaissances. Le grand traité de Vésale, montré dans des vitrines, était saisissant de beauté et de complexité. J'ai précieusement gardé le

* Roland Barthes,
*La Chambre
claire*, 1980.

dépliant du musée de la Main et quelques bribes de cartels notées dans un carnet. Dans mes accès de superstition je me dis que ce musée m'a préparée à ce qui allait se produire. La main qui lui donne son nom est celle qui pointait pour moi les morts à venir. Est-ce que je l'ai pressenti ? Je ne crois pas, mais, après Lausanne, j'ai commencé à acheter des livres, à réunir des éléments sur la vie de Vésale. Une obsession germait avec ce nom.

Je réalise aussi que ce séjour lausannois reproduit mon cheminement, il a la forme de ma pensée. Elle commence par des salles souvent désertes puis brusquement peuplées de classes élémentaires, regardez les enfants, regardez, c'est un requin. Et les petites mains dessinent, notent dans leurs cahiers les noms compliqués, explorent le vivant depuis ces cadavres recomposés. Le silence se restaure après leur passage et je suis à nouveau seule parmi les pelages, les nageoires, les ailes et les becs. Les animaux se succèdent dans l'enfilade des salles : invertébrés d'abord puis oiseaux et animaux marins. À la fin les grands singes sont réunis, leur terrible humanité taxidermée est un pivot et ce sont ensuite nos corps qui dévoilent leur structure. Taxidermie et anatomie se suivent dans les musées d'Histoire naturelle, comme dans mon esprit. Pourtant l'une s'affranchit de la mort et fait jouer à des surfaces de corps le bondissement et l'envol, l'autre

abolit l'enveloppe, l'incise et s'en débarrasse. La taxidermie est étymologiquement l'arrangement de la peau alors que le premier geste de l'anatomiste consiste, justement, à l'enlever. L'écorché chéri par le médecin est ce que l'empailleur jette. Mais j'ai commencé comme ça, en plein paradoxe, passant des animaux non humains aux animaux humains, du musée d'Histoire naturelle au musée de la Main. Je suis allée vers notre corps en pensant que l'animalité en était le premier moment.

Mes deux voyages à Lausanne puis à Bâle sont séparés par un événement-cicatrice, une mort brutale devenue le bord d'un avant dont je suis à jamais écartée. Elle a relégué au second plan mon intérêt pour la taxidermie. Les deux villes suisses entourent la catastrophe et Vésale qui m'est apparu près du grand lac et que je viens poursuivre ici, à Bâle, est le seul lien entre ces lieux et cette disparition, la seule continuité possible. C'est pour ça que je suis ici. Je vais voir, à l'Anatomisches Museum de l'université, le squelette de Jakob Karrer von Gebweiler, le premier homme disséqué publiquement par Vésale. Un début, chose précieuse en ces temps de tristesse et de sidération. En marchant dans les rues bâloises, pleines de la mémoire des fêtes de la veille, je ne pense qu'à lui. J'ai hâte d'en apprendre plus, mon intérêt né à Lausanne est

devenu un impératif : je dois parvenir à penser le corps mort, peut-être que le voir ouvert ou devenu squelette me le permettra.

Pour que votre décès devienne pensable, pour que je puisse me l'incorporer, je dois l'inscrire dans une histoire qui vous excède, celle de l'art et des sciences qui abolit votre singularité mais me permet pourtant une adresse secrète. Partout où ils écrivent « corps », « anatomie », « cadavre », je dis « tu », ou « vous », puisque vous êtes nombreux ; je fais de la place pour mes fantômes. Vésale et l'anatomie que j'apprends avec lui sont une première façon de m'approcher de vous, une occasion de penser votre décès avec le secours de la science et de l'art. Sans ça je serais sans doute restée muette, ne parvenant pas à déceler la nécessité, la générosité aussi de la mort. Je ne parle pas du grand cycle de la vie, cette généralité ne m'aide pas beaucoup, mais de la mort comme faveur. J'ai vite senti que votre disparition et l'anatomie mettaient en jeu un don des morts vers les vivants : les cadavres que l'on ouvre servent à préciser les connaissances médicales et nous permettent de nous soigner, les gens que l'on aime nous apprennent des choses jusque dans leur mort. Vésale a rendu ma tristesse passionnante, il a fait de mon deuil une aventure.

Mon intérêt pour cette figure extraordinaire de l'histoire médicale n'est pas seulement dû à un

drame privé, à son adresse ou à l'excellence de ses connaissances, c'est aussi sa liberté qui me plaît. Je ne cherche pas vraiment à connaître les détails de son enfance, ses accointances avec Charles Quint ou avec Henri II, ou même à faire la liste, certes poétique, de ses trouvailles : description de l'os hyoïde, de la veine azygos, du malleus et de l'incus, du pyllore. À vrai dire ces noms ne m'évoquent pas grand-chose, je ne connais pas l'anatomie humaine et nommer mes organes m'importe peu. Je veux comprendre son regard, sa volonté de voir qui a supplanté des siècles de spéculation médicale. Vésale a transformé nos corps en prenant la décision de les regarder. Avant lui les traités du médecin grec du II^e siècle Galien étaient restés hégémoniques, pendant quatorze siècles les anatomistes les lisaient sans en interroger la vérité, préférant déchiffrer ses phrases que nos organes. Vésale, lui, les corrige et pour cela il descend dans l'amphithéâtre anatomique.

Jusqu'au milieu du XVI^e siècle, celui où il opère, trois personnes sont nécessaires pour disséquer un homme : le *prosector* prépare le cadavre, c'est celui qui coupe, l'*ostensor* est, littéralement, celui qui montre ce qui est expliqué par le *lector*. Du barbier qui taille au médecin qui analyse se construit une hiérarchie du toucher à la vue, du couteau au livre, qui distingue celui qui instruit sans jamais, jamais, saisir la matérialité

qu'il désigne. Le *lector* est le dépositaire d'un savoir aveugle, il ne regarde pas le corps mais le déchiffre dans les livres. Ce sont des textes qui fondent la médecine, elle est d'abord une affaire littéraire. Vésale, lui, veut être plus qu'un lettré, il veut être tout, *prosector*, *ostensor*, *lector* et donc seul face à ses étudiants. Il remonte ses manches de docteur pour inciser lui-même. Il sait que couper sans connaître le corps revient à faire un carnage, il l'écrit d'ailleurs, le barbier présente aux étudiants « moins de choses qu'un boucher, à l'abattoir, ne pourrait en montrer à un médecin* ». Vésale coupe, touche, regarde. Il réunit tous les gestes, dépasse la honte ou la peur que suscite un cadavre. Il accorde autant de crédit à ses sens qu'au savoir séculaire de la médecine. La vue et le toucher produisent ensemble ses connaissances. En nous montrant ainsi nos muscles, nos nerfs et nos organes, Vésale ne fait pas que les découvrir, il les crée. Le regard de l'anatomiste invente nos corps, car dire ce que l'on voit ce n'est pas nommer le réel mais l'engendrer. Imaginez ce que ça demande de courage pour remettre en cause des siècles de protocole médical et, surtout, imaginez-vous face à un corps mort, enfoncer votre pointe dans un abdomen et soulever la peau. J'en serais absolument incapable. Les cadavres que j'ai vus et qui étaient encore entiers m'ont tellement bouleversée que

* André Vésale,
*La Fabrique du
corps humain*,
1543.

j'ai dû m'approcher d'eux agrippée au bras d'un vivant, je devais être retenue physiquement de ce côté-ci, pour réussir à aller vers eux, à poser mes doigts sur leur rigidité. J'ai cru pouvoir rejouer ce face-à-face dans les musées d'Anatomie, en déplaçant cette violence du cadavre je voulais avoir la dignité qui m'avait manqué.

Le musée d'Anatomie de Bâle est un bâtiment austère, il faut d'abord entrer dans une cour, monter une volée de marches avant de parvenir dans le lieu d'exposition. Pour préparer mon séjour j'ai cherché des textes sur la vie du squelette que je viens voir ici, mais difficile de trouver des traces de la vie de Jakob Karrer von Gebweiler. Je sais seulement qu'il a été accusé de crime et décapité à Bâle en 1543. Son corps, ou ce qu'il en reste, ne lui appartient plus. Il est exposé parce que Vésale l'a ouvert et touché, parce que son squelette a été recomposé par l'un des plus grands anatomistes de tous les temps ; c'est une preuve ou une relique médicale et le silence biographique qui entoure ces os montre bien que l'histoire des corps s'accompagne d'une violence politique qui consiste à disposer des prisonniers, des internés, des voleurs, des criminels, des prostitués, des mendiants. La morale sert de prétexte : au moins ce meurtrier aura servi à faire avancer la science, sa vie est un détail, une gêne, la dissection l'honore et la justifie. Pourtant je

suis fébrile à l'idée de voir le squelette, je me demande où il est montré, s'il est à la verticale ou à l'horizontale pour que le visiteur se penche sur lui comme un anatomiste, comme Vésale lui-même, me dis-je dans un frisson. Entrée dans la première salle je lis les explications en anglais, je jette un rapide coup d'œil aux vitrines avant de passer à la suite. Pendant plusieurs minutes je le cherche sans le trouver. Désespérée je demande de l'aide à un gardien, il me désigne le début de l'exposition et je réalise que je suis passée devant lui sans le voir tant il me semble impossible qu'il soit l'un de ces deux squelettes si banals et tristes qui ouvrent l'exposition. Il faut le dire, ma rencontre avec Jakob Karrer von Gebweiler est ratée. Le plus vieux spécimen anatomique préparé au monde est présenté sur un fond salement orange, il lui manque les pieds et les mains, sa cage thoracique est déviée.

Ma traversée anatomique est ponctuée de déceptions, le réel est toujours en deçà de ce que je cherche. J'attends trop, je fantasme les objets et mes réactions, mais, quand j'entre dans les lieux que j'ai tant voulu voir, je ne ressens rien, comme si j'étais déjà habituée à ce que je n'ai pourtant jamais vu. Voulant approfondir mon rapport à la mort, je me suis retrouvée bien souvent dans des scénographies ternes, scolaires, face à des objets, des morceaux de personnes qui ne

résolvent rien. Ça ne se passe pas et ce matin je me sens minable. Tout ce trajet, toute cette attente pour un squelette noirci et de travers ! Le problème vient certainement de mon désir plus que de ce qu'il rencontre. Je n'ai ni la précision du médecin ni l'intérêt de l'historien des sciences. Je pourrais dire que devant Jakob Karrer je ne vois rien. J'essaie de me consoler avec les explications, les différentes étapes de préparation : faire bouillir puis sécher les os, préserver les cartilages, puis reconstruire patiemment, perforer le squelette, enfiler les vertèbres sur une tige, coudre les mandibules, assembler les os compliqués des genoux ; un puzzle qui demande une grande patience et une connaissance exemplaire de la charpente humaine. Toujours pas, mon indifférence persiste. Je décide d'aller voir le reste de la collection et m'arrête devant un jeune homme présenté dans une caisse vitrée. Sans tête, coupé au-dessous du genou, il est pris dans un liquide clair. À l'abdomen, une incision a été pratiquée pour ouvrir sa peau, révélant par cette lucarne des organes rangés, noircis dans leur désaffectation. Il devait être beau. Sous ses aisselles, autour de son sexe détendu, ses poils roux flottent dans le fluide de conservation. Sa toison déployée dans le formol comme une algue semble encore vivante, je crois la voir bouger. Jakob Karrer a aussi été ça : un corps complet, des entrailles



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2020. N° 133221
Imprimé en France

